

En quoi « aliénation » et « séparation » permettent-elles de reprendre autrement le rapport du sujet au signifiant et à l'objet ?

B. Vandermersch

*Intervention au Séminaire d'été
« Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse »
de J. Lacan Paris, Août 2000*

En l'absence du président de séance, Bernard Vandermersch commence ainsi :

Quand le président de séance sera là pour coordonner les débats, nous considérerons que la séance est effectivement ouverte. En attendant, c'est une séance « officieusement ouverte ». Je vais donc commencer par écouter l'exposé de Bernard Vandermersch...

Qui parle ? C'est justement la question. On ne sait pas qui parle ! Le sujet de l'inconscient, il ne sait pas qu'il parle.

Ceux qui m'ont vu transporter des caisses de livres peuvent avoir le sentiment de la difficulté qui est la nôtre de ce rapport à un savoir qui risque de provoquer cet « aphanisis » dont le sujet a à se libérer. Tout l'enjeu de nos journées, la difficulté de l'enseignement analytique, c'est précisément ce rapport à des signifiants dont Lacan disait : « Voilà, ou vous en passez par eux et alors ça a un effet d'aphanisis », ou vous vous en libérez et vous les prenez autrement, mais à ce moment-là, vous perdez ce que je voulais vous dire ».

Reprendre autrement, bien sûr ! Le signifiant est toujours différent de lui-même. Le signifiant, c'est la différence absolue. On est bien obligé de le reprendre autrement. Lacan reprenait toujours autrement. Ces rapports du sujet au signifiant et à l'objet, il les avait déjà écrits, avec le poinçon, dans le graphe, dans le graphe de *Subversion du sujet* qui date de 1960, donc quatre ans auparavant.

Trois occurrences du sujet sur le graphe :

– \S en rapport avec I(A), c'est le départ du premier graphe. On le voit à l'une des extrémités du vecteur qui vient crocheter la chaîne signifiante, $\Delta \rightarrow \S$, vite transformé en un $\S \rightarrow I(A)$, \S qui se retrouve à l'origine, et I(A), le trait unaire qui se trouve à l'extrémité de la fourche. Donc un premier rapport au signifiant, rudimentaire. Le sujet aura été. C'est ce que signifie la rétroversion du sujet qui n'est pas obtenu, en fin de course, mais qui aura été, après coup. A l'opposé de I(A), le trait unaire, qui marquera le S1, trait à l'origine de l'Idéal du Moi et donc permettant l'identification narcissique.

– $\S \diamond D$: ce graphe sera vite complété donc de la chaîne inconsciente, la chaîne supérieure du graphe où la pulsion est définie comme trésor des signifiants, dans cette chaîne supérieure. Où se situe le sujet ? Quel est le statut du sujet de la chaîne inconsciente ? Ce sont les questions que se pose Lacan. Quoi va supporter le sujet de l'inconscient ? Il est difficile de le désigner comme sujet d'un énoncé, quand il ne sait même pas qu'il parle ! D'où ce fait que, dans la pulsion, on le désigne d'un repérage organique, justement : oral, anal... Ce sujet, la meilleure façon que la théorie a de le situer – la théorie d'avant Lacan, mais aussi avec lui – c'est sous la forme d'un stade : un objet oral, anal. Un repérage organique. La notation $\S \diamond D$ signifie que la pulsion est « ce qui advient de la demande quand le sujet s'y évanouit ». La demande disparaît évidemment avec le sujet, c'est-à-dire que les signifiants eux-mêmes disparaissent d'une certaine façon ; reste la coupure. Dans le séminaire, il va parler du cri. Cette coupure, Lacan, dans les *Écrits* (Subversion du sujet et dialectique du désir), va la faire équivaloir à ce qui reste de langage dans la pulsion. Coupure : c'est son artifice grammatical, précisément, ce qui lui permet toute cette réversion à partir de quoi Freud a écrit le « destin » des pulsions. Coupure, il est difficile de dire mieux, coupure qui « trouve faveur des bords anatomiques pour délimiter la zone érogène ». Coupure, trait, que l'on trouve aussi dans la délimitation de l'objet, de l'objet petit a.

On a donc une série de coupures. La coupure, ce qui reste dans la pulsion de l'artifice grammatical, qui trouve faveur des bords anatomiques, et en même temps, ce que nous trouvons dans la théorie et dans la clinique, qui spécifie l'objet, à savoir que c'est toujours comme objet découpé. Sein : ce n'est pas le sein, c'est le sein sevré ; les fécès, ce sont les fécès en tant qu'elles sont...

– On trouve enfin le signe $\S \diamond a$, le fantasme soutien du désir, qui intervient dans cet article avant même l'écriture du mathème de la pulsion, ce qui choque un peu notre façon de concevoir le désir comme ce qui proviendrait d'une subjectivation de la pulsion. Le sujet de la pulsion, un sujet

en « *fading* » devant le signifiant, et le sujet du désir, s'écrivent de la même façon puisque de toute façon, quelque part, ce n'est jamais qu'un manque devant quelque chose.

§◇ a note cette expérience de l'analyse, que le fantasme lie la condition du sujet, à s'éclipser devant un certain type d'objet, et que cette éclipse est étroitement liée à la *spaltung*, aux refentes qu'il subit de sa subordination au signifiant. Vous voyez dans une cure surgir cet objet, précisément, en rapport avec cette division du sujet par rapport au signifiant. On peut dire d'après ces formules que les rapports du sujet au signifiant et à l'objet sont donc marqués de ce quelque chose, un x, appelé à être sujet, qui se manifeste par sa disparition, par son évanouissement, sa division entre un rien et quelque chose qui ne surgit que pour le faire disparaître, que ce soit le sujet dans la pulsion, ou le sujet devant l'objet du désir.

Les concepts d'aliénation et de séparation semblent avoir été introduits quelques années après pour préciser ces rapports et les « logiciser ». Mais déjà on voit que ce terme de rapport est assez problématique. Ça donne l'idée qu'il y aurait des rapports entre deux entités posées comme ces deux livres qui sont devant moi. Le problème est que justement, de ces deux entités, l'une d'entre elles se caractérise comme le défaut qui se produit de la présence de l'autre, en quelque sorte. Ce qui ruine évidemment toute espèce d'ontologie du sujet et fait que toute l'organogénèse tombe, de ce fait qu'elle suppose toujours un petit bonhomme dans le bonhomme pour arriver à ses fins.

Il s'agit donc de voir comment le poisson va se prendre dans les rets du signifiant et quelles en sont les conséquences pour lui. Il s'agit dans tout ça d'articuler le champ du vivant et le champ de l'Autre. C'est la question psychosomatique sous son angle général. Freud disait que la pulsion, c'était l'effort imposé au psychique en raison de sa liaison à l'organique. Je crois aussi qu'on peut penser les choses de façon assez différente : c'est de quoi le vivant pâtit d'en passer par le langage, ce qui est quand même une façon très différente de poser les choses et nous libère un peu des ces deux entités un peu lourdes : le psychique et l'organique. Alors, c'est psychique ou c'est organique ? ! C'est encore et toujours le débat de la médecine !

J'ai eu une difficulté dans le texte : p. 185 du Seuil et p. 237 de l'édition de l'Association, à propos de la répartition de ces deux champs : « J'ai d'abord accentué la répartition que je constitue, à opposer, par rapport à l'entrée de l'inconscient, les deux champs du sujet et de l'Autre. L'Autre est le lieu où se situe la chaîne du signifiant qui commande tout ce qui va pouvoir se présenter du sujet, c'est le champ de ce vivant où le sujet a à apparaître. Et j'ai dit : c'est du côté de ce vivant, appelé à la subjectivité, que se manifeste essentiellement la pulsion ». Comment peut-on dire que l'Autre, c'est le champ de ce vivant où le sujet a à

apparaître ? On peut l'entendre, dans un deuxième temps, dans cette acception où l'Autre, est le corps. Le corps, va être le lieu de l'Autre, une fois qu'il aura été constitué dans le signifiant ! Mais le signifiant nous donne plutôt l'idée de quelque chose de mort. Je ne pense pas qu'on ait relevé cette difficulté de lecture. Est-ce un lapsus de Lacan, ou faut-il entendre que c'est en tant que l'Autre est le vivant dans la mesure où le lieu des signifiants est déjà dans ce corps ? Il n'y aurait alors qu'un seul champ : l'Autre est à la fois le lieu des signifiants et le champ du vivant où le sujet a à apparaître. Cette façon de prendre ça, sans le considérer comme une erreur, ça nous permet de « désontologiser » le sujet, puisque il y a un champ, celui de l'Autre et puis c'est tout ! Parce que dire : le champ du sujet, comme s'il y en avait un en dehors du lieu de l'Autre, nous fait évidemment difficulté, de le supposer préexistant, ce champ !

Il y a deux aspects de l'Autre à ce moment-là, on peut le prendre comme ça, comme foncièrement hétérogènes. On ne peut pas tenir pour des signifiants, par exemple, des unités du code génétique même si pour le généticien, Ça peut faire signifiant !

P. Belot-Fourcade : Il faut quand même savoir qu'à cette époque est sorti La logique du vivant de François Jacob et que c'est un livre bouleversant ; je crois qu'il y avait ce bain de signifiants : le vivant, la logique du vivant... Or c'est justement quelque chose d'une écriture logique, qui va surgir.

B. Vandermersch : Cela, c'était ma surprise. Mais la surprise de Freud, qui est plus fondamentale, c'est de constater que chez le vivant, chez l'être humain, il n'y a que des pulsions partielles. Il n'y a pas de traces d'une tendance sexuelle globale. Il n'y a que des pulsions sexuelles partielles. Ainsi, la sexualité est chez l'être humain sans rien qui la guide droit au but. Vous savez que c'est là que Lacan reprend la fable de *Daphnis et Chloé*. C'est d'ailleurs ce qui fait la curiosité sexuelle de l'enfant et qui s'éteint malheureusement, une fois qu'il a compris. Notre défaut de curiosité vraie est effrayant ! Nous essayons en ce moment d'attraper ce que Lacan a vraiment voulu dire ; sommes-nous pour autant disposés à nous laisser déplacer. On sera éventuellement, par chance, déplacé de notre savoir. Mais est-ce que notre vœu, ce ne serait pas justement d'attraper ce que Lacan a vraiment voulu dire (« peut-être rien ! ») sans pour autant toucher à nos habitudes ?

La fonction biologique de la reproduction, elle, est dans un champ exclu de notre expérience de sujet, de notre expérience psychanalytique. La sexualité, dit Lacan, se présente dans le psychisme par une relation du sujet qui se déduit d'autre chose que de la sexualité elle-même, c'est-à-dire par les pulsions partielles. Dans la mesure où il y a là quelque chose qui n'est strictement pas repré-

senté, ce sera toujours d'un repérage organique autour des orifices que la sexualité va se manifester, que le sujet, s'il existait, se manifeste.

La pulsion, n'est pour autant pas la perversion. J'ai pensé que si Lacan avait pu dire que le pervers est celui qui intègre le plus profondément sa fonction de sujet à son existence de désir, Ça ne me semblait pas pour distinguer particulièrement, pulsion et désir, à cet endroit là. Il me semble que c'est parce que le pervers est celui qui, dans sa perversion, est le plus ancré dans le pulsionnel et le moins dans l'amour. Lacan insiste énormément dans tout le séminaire sur cette division, justement, entre le champ narcissique et le champ pulsionnel à cause de ses conséquences sur la direction de la cure, ainsi que pour une certaine refonte de l'éthique que cela commande. C'est peut-être en ceci qu'il est pris dans le pulsionnel que le pervers vient comme exemple, qu'il ne faudrait sans doute pas idéaliser. Dans le séminaire l'Angoisse, Lacan disait que le pervers était celui qui s'offre le plus loyalement à la jouissance de l'Autre. Il y a quelque chose à retenir de cette proximité du pervers avec – je ne sais pas s'il faut dire « une certaine vérité » – je ne pense pas que ce soit le mot –, proximité plutôt avec la cause du désir, tout en la court-circuitant.

Lacan nous dit en somme : ces deux champs du vivant et de l'Autre ne peuvent s'articuler, s'ils sont foncièrement hétérogènes, que par leur manque. Il y aura donc deux manques qui vont s'articuler : celui du sujet et celui de l'Autre.

Mais déjà du côté du sujet, il y a un recouvrement de deux manques : il y a le défaut central du sujet, qu'il nous dit « être lié au fait que le sujet dépend du signifiant etc. » (c'est déjà la question de l'aliénation, le défaut central du sujet), et puis l'autre manque, qui est un manque qu'il dit réel, c'est-à-dire ce manque qui tient à ce que l'individu doit mourir, et cela est en relation avec le fait de la reproduction sexuée. Ce qui fait que le sujet ne va pas, malgré les apparences, rechercher son véritable complément dans un partenaire à son image. Le complément que le sujet, en tant que sujet du désir, recherche, c'est cette part, à jamais perdue du fait qu'il est un vivant sexué, part qui n'est pas identique aux objets petit a, mais que les objets petit a vont représenter, en quelque sorte. Et bizarrement, à ce moment-là, Lacan se sert du mythe de la lamelle pour situer la libido comme cette espèce d'organe irréel de la pulsion. Mais attention, irréel n'est pas imaginaire ! Ce n'est pas du tout de l'ordre du i(a), cette lamelle. C'est précisément quelque chose qui n'est pas de l'ordre du spéculaire et du représentable, c'est de l'*Unheimlich*. Les petits a vont être les représentants de cette part de vie immortelle à jamais perdue. Mais cela dit, ça n'a de sens que parce qu'il est le sujet du signifiant, qui a donc eu la possibilité, par l'effacement qu'il reçoit du signifiant, d'avoir accès à l'idée de la mort. Ce n'est donc pas le fait brut de la mort mais sa symbolisation. Heidegger dit quelque part que l'animal ne meurt pas, qu'il cesse de vivre. Lacan le suit un peu sur

ces questions, mais il n'insiste pas trop sur l'être-pour-la-mort. Il « dépatologise » un peu l'affaire.

Ces petits a vont jouer leur rôle dans la séparation, j'anticipe un peu, en tant qu'objets qui ne servent à rien. Lacan insiste là-dessus. Les objets a sont des objets qui ne servent à rien. C'est quand même important ! C'est-à-dire qu'ils ne peuvent pas être pris dans l'amour, comme des biens. Et puis aussi, les objets petit a sont immortels. Annick Hubert parlait récemment à propos de Barthes du regard de la photo de sa mère. Je pense qu'effectivement, le regard, c'est quelque chose qui ne meurt pas. Mais toutes les autres facettes de l'objet a sont prises aussi dans une sorte d'immortalité.

Il faut préciser ce premier manque du sujet tel que le produit sa condition d'aliénation au signifiant. Là, il y a un changement par rapport à l'usage courant – surtout à l'époque – du terme d'aliénation. Le terme est ici très spécifié. Ce n'est plus simplement l'aliénation comme dépendance de l'Autre mais une division logique que produit le signifiant sur le sujet.

Lacan ne s'éloigne pas de la voie freudienne de la pulsion, mais il insiste sur ce qui lui apparaît là essentiel, son mouvement de retour. Il y a en effet une homologie entre la coupure imaginaire de l'orifice corporel qui fait le bord érogène de la pulsion et la coupure qui fait bord dans l'Autre, coupure par laquelle Lacan décrit le rapport du sujet au signifiant et en figure le bord par le sujet losange. C'est un bord qui est fait de deux opérations : un aller et un retour, mais pas par le même chemin. Il n'y a donc pas réversibilité comme dans les rapports des animaux entre eux, par exemple. C'est vraiment un rapport du sujet à l'Autre qui se fait d'une telle façon qu'il n'en revient pas par le même chemin qu'il y est entré.

La première opération c'est l'aliénation : le « vel ». Enfin c'est un « vel » tout à fait particulier, qui même en certains points est contraire à l'étymologie puisque « vel » c'est « velle », c'est en fin de compte « vouloir ». Je passe sur les rapports de cette racine avec volupté, enveloppe etc. C'est le « vel » de la maîtresse de maison, comme dirait Roland Chemama, celle qui vous propose : « Vous prendrez du fromage ou du dessert ? », ça veut dire : vous pouvez prendre les deux. Enfin, ça dépend de la maîtresse de maison ! Généralement, c'est comme ça ! Ce n'est pas non plus celui du restaurant à prix modique qui propose : « Fromage ou dessert ». Là, c'est clair. Ce n'est pas le « vel », en latin, on dirait plutôt aut... aut : c'est ou bien ça, ou bien ça mais pas les deux.

L'aliénation c'est encore autre chose : c'est le ou de la bourse ou la vie, à savoir qu'un des éléments implique, si on le choisit, la conséquence qu'on perde tout.

Donc l'aliénation n'est pas tant la condition du sujet de devoir apparaître au champ de l'Autre que le rapport beaucoup plus précis de ce sujet au signifiant, parce que après tout, il pourrait appa-

raître au champ de l'Autre, et puis, une fois qu'il est apparu là-bas, d'être bien content, d'être à l'aise. Or, ce n'est pas ça du tout. L'aliénation, ça consiste à ne pas pouvoir s'y soutenir sans un artifice second, qui sera justement la séparation et, j'allais dire, la nécessité pour chacun d'entre nous d'une bobine pour se situer dans le « fort-da ». C'est dire que nous ne pouvons pas nous soutenir sans ces objets a qui vont être des ersatz de notre être, de notre manque à être.

L'aliénation ici, c'est : ou l'être, ou le sens. L'être du sujet est là sous le sens. Enfin on pense qu'il y a un être du sujet parce que il y a du sens. Avant de vous parler, j'éprouvais une grande difficulté : j'avais l'impression que ce que j'avais à dire de ces leçons que j'avais déjà présentées plusieurs fois n'avait aucun sens.

Question inaudible : ...

B. Vandermersch : Oui et non ! plutôt dans l'être que dans l'ex-sistence, c'est ça !

Nous choisissons l'être, évidemment, le problème est résolu ! Le sens est perdu... Comme c'est d'un sens que naît le sujet tout est perdu !

Mais si nous choisissons le sens, c'est-à-dire, si nous acceptons cette signification qu'un signifiant va engendrer, ce sens ne va se subsister qu'écorné, dit Lacan, de cette partie de non-sens qui est ce qui constitue, dans la réalisation du sujet, l'inconscient. Il y a un rapport de nécessité donc entre la réalisation du sujet, le fait que le sujet devienne réel, avec tout ce que cela veut dire du rapport à l'impossible, et cette partie de non-sens. Pour la première fois, il y a un noyau de l'inconscient et donc un sujet de l'inconscient.

Il y faut deux signifiants – d'abord parce qu'un signifiant seul, ça n'a pas de sens, puisque ce n'est qu'une pure différence. Lacan évoque à un moment donné l'idée de trois signifiants : là, ce ne serait plus pareil, si le sujet était soumis à plus de deux signifiants, il ne serait pas soumis à cette question de l'aphanisis. Je ne vois pas très bien à quoi il pensait à ce moment-là, car c'est une drôle d'idée. Si un signifiant c'est la différence de tous les autres, c'est toujours entre deux que l'affaire du sujet se joue : entre l'Un et l'Autre en tant qu'autre, support de la pure altérité. On voit mal un réseau de trois signifiants, en tant que signifiants. J'ai pensé, comme ça, analogiquement au fonctionnement d'un foyer épileptique dans lequel l'influx circule en rond, si j'ose dire, en s'entretenant lui-même. Ce « tourner en rond » peut en tout cas nous donner l'image d'une forme de ratage de l'aphanisis du sujet !

S1 représente le sujet pour un autre signifiant S2, lequel réduit le sujet en instance à n'être plus qu'un signifiant. Voilà la deuxième formule sous laquelle il fonde la pulsion. S1 évoque un sens, une signification, et S2 est celui qui va supporter le non-sens du sujet. Il produit l'« aphanisis » du sujet. Il se trouve constituer le refoulement originaire et, du même coup, l'inconscient, et tout cela sans conférer néanmoins aucun être au sujet. Ou

plutôt ça le réalise en quelque sorte en lui ôtant l'être. C'est assez intéressant de voir que la réalisation du sujet n'est justement pas de l'ordre de l'être. Le réel n'est pas l'être, c'est justement ce qui l'efface. L'aliénation donne au sujet un rapport à la mort, non pas à la mort réelle, mais à la mort comme signifiant.

S2, nous dit Lacan, c'est le « *Vorstellungsrepräsentanz* », montrant bien qu'il suit toujours Freud dans sa démarche avec la pulsion.

« Il y a affaire de vie et de mort entre le signifiant unaire et le sujet en tant que signifiant binaire cause de sa disparition » Vous avez lu cette phrase ? Le réel, c'est le signifiant binaire. Je dois dire que lors de ma première intervention à l'Association – il y a une quinzaine d'années, c'était à propos de psychosomatique – cette phrase était déjà là, incontournable, et j'ai toujours corrigé cette phrase, tranquillement, sous la forme : « et le sujet, en tant que le signifiant binaire cause sa disparition ». Je trouvais que ça marchait beaucoup mieux, ça avait plus de sens. Je ne comprenais pas, je ne voulais pas admettre que Lacan disait que le sujet « en tant que signifiant binaire » – c'est-à-dire qu'il m'était impensable que le sujet puisse être réduit à n'être qu'un pur signifiant puisque le sujet c'est ce qui représente un signifiant pour un autre signifiant, première formule. Alors on dit : voilà, le sujet, il tire toujours son épingle du jeu. Il n'est que représenté. Et bien non, il est représenté, mais voilà ! Cette formule étrange nous montre le sujet identifié, réduit à un représentant de la pulsion, au signifiant qui représente la pulsion. Cela dans la mesure où ce *Vorstellungsrepräsentanz* devient le point central de l'*Urverdrängung*, du refoulement originaire. C'est la question à discuter : ce *Vorstellungsrepräsentanz*, est-ce le phallus ou est-ce que c'est le S (\bar{A}) ? En tout cas, c'est le signifiant pour lequel tous les autres représenteraient le sujet, c'est celui pour lequel tous les S1 possibles représentent le sujet, et ce signifiant pour des raisons de consistance logique est impossible à figurer, à compter dans le nombre des signifiants.

Comment articuler justement la question du phallus et de cette place-là en tant que le phallus symbolise cette place quelque part, mais n'est pas complètement identifiable strictement à ce S2 ? On peut le voir par la clinique : il y a une différence entre la position du névrosé qui se trouve « abrité » sous le signifiant phallique qui donne un sens, et celui qui se trouve à la place qu'aurait le signifiant phallique, comme dans la psychose, où tous les sens viennent le désigner sans qu'il ait la possibilité d'un minimum de recul que lui donnerait la symbolisation de ce signifiant phallique.

Lacan insiste : ce n'est pas la représentation, ce n'est pas les significations qui sont refoulées essentiellement. C'est très important car ça change l'idée qu'on se faisait de la psychanalyse : ce ne sont pas des significations qui sont essentiellement refoulées, c'est le non-sens du représentant,

c'est le diplomate qui est refoulé, ce n'est pas son message. Il ne faut pas confondre le diplomate et le message qu'il apporte.

Lacan tire un certain nombre de conclusions, un peu tous azimuts, qui nous apparaissent assez fécondes, dans divers champs.

Il y a tout de suite une conséquence sur l'interprétation : c'est que celle-ci ne doit pas seulement nous livrer des significations : œdipiennes, etc... significations qui décrivent la voie qui a été suivie par le sujet, significations qui ont eu pour lui de l'importance. L'interprétation ne vise pas tant le sens que de réduire les signifiants dans leur non-sens. C'est paradoxal ! Pourquoi réduire les signifiants dans leur non-sens ? C'est parce que c'est justement au niveau du non-sens, dans cette partie écornée du sens, que se trouve le sujet, si on peut parler de sujet. Ce qu'il faut retrouver donc ce sont ces traces signifiantes, dans leur non-sens, qui sont elles les véritables déterminants de toute la conduite du sujet, comme de nombreux exemples ont pu avoir été donnés par les uns et les autres, des équivoques qui ont orienté la destinée d'un sujet en quelque sorte – des jeux purement signifiants. L'important, ce n'est pas le sens qui a pu surgir de la différence des signifiants, mais c'est la différence absolue du signifiant lui-même. C'est peut-être pour ça que la différence absolue, on la retrouve « *in fine* » dans le fait que le désir de l'analyste, c'est d'obtenir la différence absolue – et j'avais cru devoir faire une objection à traduire ça par « la plus grande différence ». Dire que le désir de l'analyste est d'obtenir la plus grande différence risque d'idéaliser cette différence. Est-ce que Lacan est Lacan parce qu'il portait des vestes très colorées ? Le désir de l'analyste n'est pas dans la recherche de l'originalité de la plus grande différence !

Une deuxième conséquence : la question de la liberté du sujet est posée tout à fait autrement. Lacan note la parenté entre la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave et puis, l'aliénation. L'esclave pose la seule dialectique de l'aliénation de la façon suivante : pas de liberté sans la vie. Du même coup, c'est clair pour lui, il aura la vie, sans liberté. Mais pour le maître : pas de vie, sans liberté en quelque sorte. Est-ce que le maître, lui, a la liberté pour autant ? Lacan fait ce développement sur Sygne de Coüfontaine qui montre comment la liberté du maître peut être un piège et un renoncement total à tout, et surtout à la liberté, bizarrement. A la limite, la seule liberté que le maître pourrait avoir dans certaines situations, c'est justement la mort. Cela montre bien que la liberté est un leurre. Il parle de fantôme de la liberté.

Mais alors, que reste-t-il de promesse dans la cure ? Nous qui arrivons avec notre poids de symptômes, on saura bientôt que c'est lié à la jouissance. D'accord ! Mais il y a quand même bien quelque chose à libérer. Ce dont il y a à se libérer, dit Lacan à ce moment-là, c'est de l'effet « aphanistique » du signifiant binaire, le fait d'être réduit au signifiant .

R. Chemama : Le signifiant binaire, c'est du côté du sens

B. Vandermersch : Le signifiant binaire. Il y a eu un sens mais qui fige le sujet. Du même coup, il est privé de l'être. Mais il y a toujours une ambiguïté (être réduit à un sens !)

P. Belot-Fourcade : Il y a toujours dans le texte ambiguïté entre figé et vacillé, c'est-à-dire aussi bien dans les *Écrits* que dans le texte du séminaire. Lacan utilise le mot « figé » ou le « vacillement » de l'être.

B. Vandermersch : Oui, parce que le vacillement c'est toujours entre la première position et la deuxième position

M. Darmon : C'est cette pulsation, c'est peut-être le lien entre pulsation et pulsion. Effectivement, c'est du côté du sens quand le sujet se signifie, c'est du côté du sens qui se fige et qui disparaît en tant qu'être. C'est pesant le sens !

B. Vandermersch : C'est ça, je crois qu'il faut distinguer. Dans un livre de Gisèle Chaboudez sur le rêve, elle distingue deux phases de l'aliénation : celle qui est décrite au départ : le premier couple de signifiants où le sujet entre, et l'autre qui est la condition ordinaire du sujet qui reste celle de l'aliénation entre « je ne pense pas » ou « je ne suis pas » mais où déjà le « ça » et « l'inconscient » sont « en place », aliénation qui sera développée dans *La logique du fantasme*

R. Chemama : Effectivement, en choisissant S2, il se fige et il disparaît en tant qu'être, mais je crois qu'il faut maintenir que, s'il choisissait l'être, il n'y aurait rien. Il ne peut pas choisir l'être

M. Darmon : Il ne peut absolument pas choisir l'être sans le signifiant, c'est un non-sens

R. Chemama : Aliénation ne tient pas simplement au fait qu'en choisissant le sens, il se fige. En fait, il faut considérer les deux côtés à la fois, qui seront repris effectivement dans *La logique du fantasme*. Toute la théorie de la cure est causée à partir de ça, qu'est-ce que c'est l'être, le faux être ? C'est une matrice qui continue à courir, dans *La Logique du fantasme* et dans *L'Acte Psychanalytique*.

B. Vandermersch : Où l'aliénation est moins située comme quelque chose d'originale, mais plutôt comme une condition permanente. Le passage à l'acte, l'acting-out, on n'est pas au niveau de cette première prise du vivant dans le langage.

Le deuxième temps, c'est la séparation. Ce n'est pas un deuxième temps, c'est le retour. Cette deuxième opération qui va fermer le poinçon se fonde sur l'intersection. Ce n'est plus le rapport du signifiant lui-même, mais ce qui va être en jeu, c'est l'intervalle, l'écart entre les signifiants où vient jouer l'énigme du désir de l'Autre, cet écart entre les signifiants, c'est l'écart que vient produire le surgissement d'un S1. C'est donc dans la séparation, la réalisation du sujet du désir dans

son rapport au désir de l'Autre. C'est un peu rapide de le dire comme cela. Pour Lacan, la séparation est indispensable – et c'est encore un paradoxe – à l'effectuation totale de la première opération, à savoir l'*Unterdrückung* du *Vorstellungsrepräsentanz*. À la page 199 de l'édition du Seuil : « C'est pour autant que le sujet vient à jouer sa partie dans la séparation, que le signifiant binaire, le *Vorstellungrepräsentanz*, est *unterdrückt*, chu dans le dessous ». C'est cliniquement sûr, mais c'est logiquement paradoxal, quand même ! À savoir qu'il faudrait que le sujet joue sa partie dans la séparation pour que le premier temps puisse s'accomplir alors que, généralement, le retour vient après l'aller, quand même. Mais cliniquement, c'est tout à fait pertinent puisque le refoulement originaire, ce signifiant ne vient constituer l'inconscient que si, quelque part, le sujet est dans la séparation. Lacan dit que cette opération est tombée dans la sous-structure de l'intersection. Pourquoi ? C'est effectivement uniquement avec les manques des deux côtés que ça se passe : manque dans l'Autre, l'écart avec les signifiants, manque du sujet. Du côté du sujet, puisque l'être lui manque, il lui faudra, s'engendrer, se parer, se parer, se parer. Il se pare de quoi ? De son défaut antécédent qui vient d'apparaître : le non-sens, sa disparition comme non-sens, cette part de non-sens soustraite au sens. Du côté de l'Autre, le manque du sens ce sont les intervalles du discours et l'énigme du désir de l'Autre. C'est en raccourci comme cela que Lacan le présente.

Le premier objet qu'il propose, dit Lacan, à ce désir parental dont l'objet est inconnu, c'est sa propre perte. Peut-il me perdre ? Certes, c'est avec les objets petit a comme le petit fils de Freud avec sa bobine, que va pouvoir se jouer cette perte. Mais ne faut-il pas en distinguer ce premier objet, cette sorte de perte sèche du sujet, celle qui est liée à son identification, au S₂, au signifiant binaire, à savoir qu'il est ce signifiant binaire ? Avant que viennent les objets petit a, il y a d'abord, comme le dit Lacan, la propre perte du sujet ! Pour que le sujet puisse se fantasmer comme perdu, par l'Autre, il faut ce premier temps du refoulement originaire, donc que quelque part que la métaphore paternelle soit là, que S₂ puisse être dans l'Autre, signifiant d'un manque. Si l'Autre ne manque de rien, comment pourrait-il me perdre ? Dans la psychose, l'Autre ne manque jamais du sujet ; il me semble qu'on peut dire cela. Il y a donc ce signifiant binaire comme signifiant instaurant un manque, et des objets a qui sont eux des objets de séparation, de perte – et ces objets a, ce sont des pertes qui vont venir dans un manque.

La séparation pose donc la question du désir de l'Autre pour l'effectuation de tout ça. Lacan a fait l'hypothèse que certaines situations subjectives étaient liées à l'absence d'intervalles entre les signifiants. Ce qu'il appelle l'« holophrase » S₁S₂. Pas d'énigme. Ça peut-être un désir trop clair, ou bien c'est un besoin qui vient à cette

place-là. C'est quelque chose qui est pris non pas comme représentant d'autre chose, mais carrément pour ça, pour ce que c'est. C'est ce qu'il a expliqué pour la psychosomatique. Eventuellement, ça peut-être des circonstances où, le « peut-il me perdre ? » n'est plus une hypothèse, mais une volonté par trop réelle de l'Autre.

Dans la paranoïa, cette solidification S₁S₂ c'est ce qui produit cet effet d'inertie dialectique de certains points de l'énoncé, qui me semble plus importante à considérer que le degré de conviction du délire. Du fait que les deux premiers signifiants n'en font qu'un, un terme lui manque, c'est le phallus. Ce terme, on l'a vu, c'est celui qui symboliserait le défaut de l'Autre, l'absence d'un signifiant pour lequel tous les autres signifieraient le sujet. De ce fait, le paranoïaque se trouve exposé à occuper ce lieu, le lieu de ce signifiant, sans la médiation du phallus. Occupant malgré lui la place de l'instance phallique, il voit pointer vers lui toutes les intentions de signification, et Charles Melman nous avait montré, aux journées sur les paranoïas, qu'on pouvait en déduire pratiquement toutes les formes classiques de paranoïa. Cette place qu'avait le paranoïaque, à cet endroit, expliquait les délires de grandeur, les délires de revendication, etc.

À Poitiers, aux journées sur la croyance, j'ai dit que chez le paranoïaque, la mise en cause de l'objet petit a, du fait de la gélification première, échouait. Les objets petit a sont là, mais ils ne sont pas mis en position de cause. Bien plus, c'est la fonction même de la cause dans l'économie psychique qui est atteinte. De ce fait, la lettre, support de cet objet, se retrouvera comme preuve, pas comme cause. Ce que je veux dire par là, c'est qu'elle restera toujours accrochée au signifiant. Elle ne choisit pas comme lettre, comme telle. C'est la fonction de la lettre comme cause du désir pour le sujet qui fait défaut dans la paranoïa. On pourrait dire que le paranoïaque ne s'est pas institué dans la certitude d'être un manque irréductible du savoir de l'Autre. Confronté aux questions du sexe et de la mort, là où tout savoir s'arrête, il aura la certitude, lui, qu'on lui a dérobé un savoir. Le paranoïaque ne peut donc pas croire car, nous rappelle Lacan, toute croyance suppose la certitude que ce qu'elle a à révéler est strictement corrélatif du moment où son sens va s'évanouir.

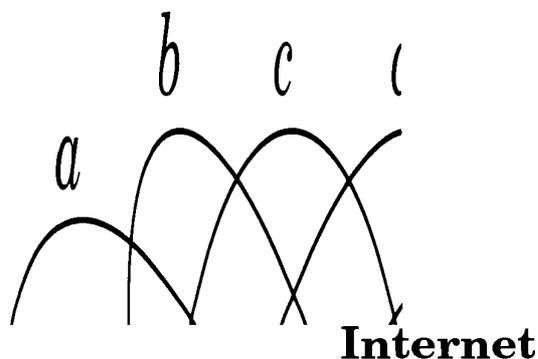
Alors avec la séparation, apparaît une toute nouvelle relation du sujet à l'objet, une sorte d'identification d'une nature singulièrement différente, dit-il. singulièrement différente de laquelle ? Eh bien, de celle que l'idéal du Moi permet sous la forme de l'image narcissique. Il s'agit de cet objet, dit-il, dont la réalité même est purement « topologique », l'objet a. Il appelle ça : une identification à l'objet a. Par la fonction de cet objet petit a, le sujet se libère. Il se sépare de cette vacillation de l'être au sens, qui fait l'essentiel de l'aliénation. Ce n'est pas parce que la réalité de cet objet est purement topologique qu'elle n'est pas un objet de connaissance. Ce n'est pas parce qu'elle n'est pas prise dans le bon sens du

spéculaire qu'il ne faut pas en prendre acte, et il me semble que la responsabilité de l'analyste est plus engagée à l'égard des manifestations dans la cure en rapport avec la séparation, qu'à l'égard de la justesse d'une interprétation. Je fais allusion à des choses comme des départs inopinés de la cure, certaines tentatives de suicides aussi quand le « peut-il me perdre ? » n'a pu être formulé autrement.

Je pense à un patient qui dans son réveil disait, dans un demi coma, à son réanimateur : « Mon analyste, il est aussi bête que méchant ! » N'est-ce pas la meilleure définition du trait

unaire ? En tout cas, ce n'est pas celle de l'objet ! Quand il me rapportait tout ça, il disait : « Moi qui ai une telle estime pour vous ! »

Un autre se conduisait à l'égard de l'analyste comme un patient modèle. La seule bizarrerie, est que j'éprouvais le sentiment, à chaque instant, qu'il pouvait partir, sans que je sache pourquoi – ce qu'il ébauchait en manquant des séances sans raison aucune. Il ne pouvait pas en donner la raison, et comme j'en parlais à Charles Melman, il me fit remarquer qu'il cherchait sans doute ainsi à s'absenter de son absence. C'est sans doute ce que permet la séparation. □



Subject: **Précision**

Date: Thu, 02 Nov 2000 09:27:24 +0100

From: Alain Dufour <adufour@cybercable.fr>

To: Chers collègues,

Les mois passent et le site de l'AFI demeure à peu près un site DOCUMENTAIRE. Il est bien regrettable de ne pas profiter des programmes sophistiqués et puissants que P. Petit a mis au point.

A ce jour il est encore obligé trop souvent de saisir à la main le contenu des ACTUALITES au moment où sont expédiés par voie postale les annonces de journées de parution etc. Il serait pourtant bien facile de m'adresser une copie électronique afin que je la traite.

Certains d'entre vous m'ont adressé des textes en version HTML. Ceci nous contraint à une nouvelle saisie complète de toutes les informations. En effet le site de l'AFI est construit avec des langages de programmation beaucoup plus évolués qui ne permettent pas l'emploi direct de cette écriture.

Aussi nous vous saurions gré de nous adresser une version dans un format texte usuel (Word, Word perfect, Microsoft Works, Claris Works etc. ou encore format RTF : peu importe la plate forme système)

Par ailleurs il est beaucoup plus aisé d'exploiter et d'archiver des " fichiers-joints " à des courriers électroniques que des disquettes. Surtout veillez à éviter absolument les " copié-collé " sur vos messages ; cette méthode les rend en général illisibles.

En comptant sur votre imagination et votre soutien je vous adresse mes cordiales salutations.

A. Dufour

